

Le musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon




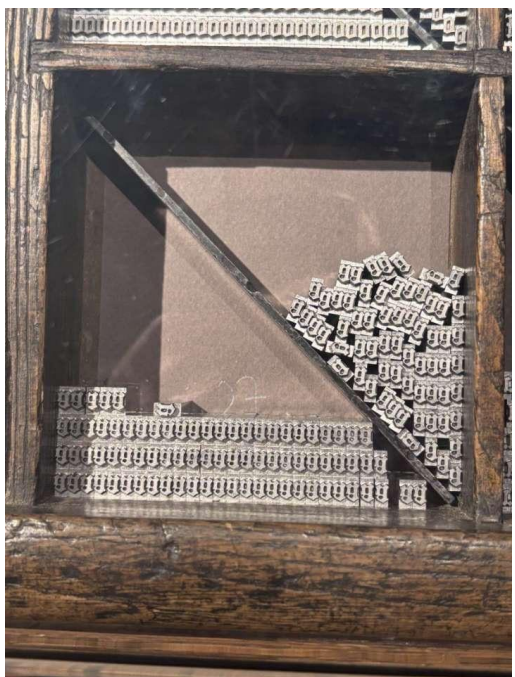
Édifié au milieu du **XVe** siècle, l'Hôtel de la Couronne est caractéristique de la Renaissance, avec une façade sobre et élégante, des fenêtres à meneaux et une cour intérieure entourée de galeries. La première trace écrite de ce lieu se trouve dans des archives de 1493, le monastère de Charlieu étant alors cité comme propriétaire. Le bâtiment appartient ensuite successivement aux familles de Faye, de Varey, de Thou, de grandes familles marchandes lyonnaises.

Le prévôt des marchands et les échevins en font l'acquisition en 1604 afin d'y installer la Maison de Ville, avec des bureaux de police et de santé ; on y organise également les préparatifs des visites royales comme celles de Louis XIII en 1622. L'Hôtel de la Couronne, devenu trop petit, est vendu en 1646. La ville de Lyon charge l'architecte Simon Maupin de préparer les plans d'un nouvel Hôtel de ville, beaucoup plus vaste, sur la place des terreaux. Le consulat des échevins quitte la rue en 1654.

On ne connaît pas très bien les usages de l'Hôtel de la Couronne jusqu'au **XIXe** siècle. On sait qu'un imprimeur s'installe dans la cour. Quelques aménagements sont réalisés en 1860 suite au percement de la rue de l'Impératrice actuelle rue Edouard Herriot. Le crédit lyonnais s'installe dans cet îlot urbain en 1863 et classe ses archives dans l'Hôtel de la Couronne. Il cède le bâtiment à la ville de Lyon en 1956 et des travaux sont alors effectués en vue de l'ouverture d'un musée. C'est ainsi que le maire Louis Pradel inaugure le musée en 1963.

L'imprimerie est née en Chine au **VIIe** siècle et a progressivement influencé le monde entier. Dès le **XIVe** siècle la technique de la xylographie (impression sur bois) s'installe en France, permettant l'impression de textes et d'images mais avec un coût élevé et processus lent... C'est alors qu'en 1448 à Mayence, **Johannes Gutenberg** (à l'aide d'un banquier local et d'un typographe) révolutionne l'imprimerie. S'il n'a pas à proprement parler inventé l'imprimerie, il l'a améliorée en perfectionnant la technique de production des caractères en métal interchangeables et égaux.


 Tout d'abord, pour créer des caractères, il faut sculpter (ou graver) un poinçon dans un métal durable, en suivant la forme de chaque lettre. Chaque caractère doit être créé dans une série en utilisant les poinçons originaux, afin d'obtenir des caractères identiques. On crée ensuite une matrice où la forme est creuse et qui sera placée dans un moule. Dans ce moule, il faut verser à plusieurs reprises le métal pour créer plusieurs copies identiques du même caractère. Lorsque le moule est usé, on doit en créer un nouveau. Il est nécessaire d'assembler les caractères mobiles avec précision afin qu'ils restent alignés sur la régularité et produisent donc une page imprimée très claire. Tous ces caractères sont ensuite pressés ensemble pour former une ligne, puis les lignes sont serrées pour faire un plateau, la galée. Enfin, tout est solidement fixé sur le marbre qui correspond à la partie plate et immobile de la presse. Un fois le texte formé, la forme était recouverte d'encre en utilisant les pelotes en crin de cheval. Après cela, une feuille de papier précédemment humidifiée est placée sur le dessus de la planche en bois (la platine), qui est ensuite comprimée par une vis en bois.



Pour évaluer les fonctionnalités de son invention, Gutenberg s'est efforcé d'imprimer de petits livres, comme la *grammaire latine* de **Donat**. Cependant, il a eu besoin d'un grand nombre de caractères pour faire ces tests : 300 copies de chaque caractère pendant les impressions initiales, près de 4000 lors de l'impression de *la Bible à 42 lignes* (son premier travail). La réalisation des 180 exemplaires de la Bible se déroule sur une période de trois ans.

Cette invention de Gutenberg va rapidement se diffuser dans les villes d'Europe, d'abord en Allemagne et en Italie, puis elle fut introduite en France. La première imprimerie fut établie à Paris, à la Sorbonne, grâce à **Guillaume Fichet** et **Johann Heynlin**, qui firent venir trois imprimeurs anciens élèves de Gutenberg et dès 1472 un atelier d'imprimerie ouvre à Lyon avec **Barthélémy Buyer**.

Cette invention permet de produire des livres plus rapidement, à moindre coût, et rend la diffusion de l'écrit accessible à un plus grand nombre.

 Très tôt, l'imprimerie a inquiété les autorités. L'Église et l'État ont rapidement cherché à contrôler ce flot d'écrit. Certains journaux laissaient des espaces vides dans leurs pages pour protester contre la censure, montrant ainsi ce qui avait été supprimé ou interdit.



Madame Anastasie est une allégorie caricaturale de la censure en France, principalement au **XIXe** siècle et au début du **XXe** siècle. Elle est souvent représentée comme une vieille femme malfaisante, armée de ciseaux géants et accompagnée d'une chouette, symbole de la nuit et de la surveillance.

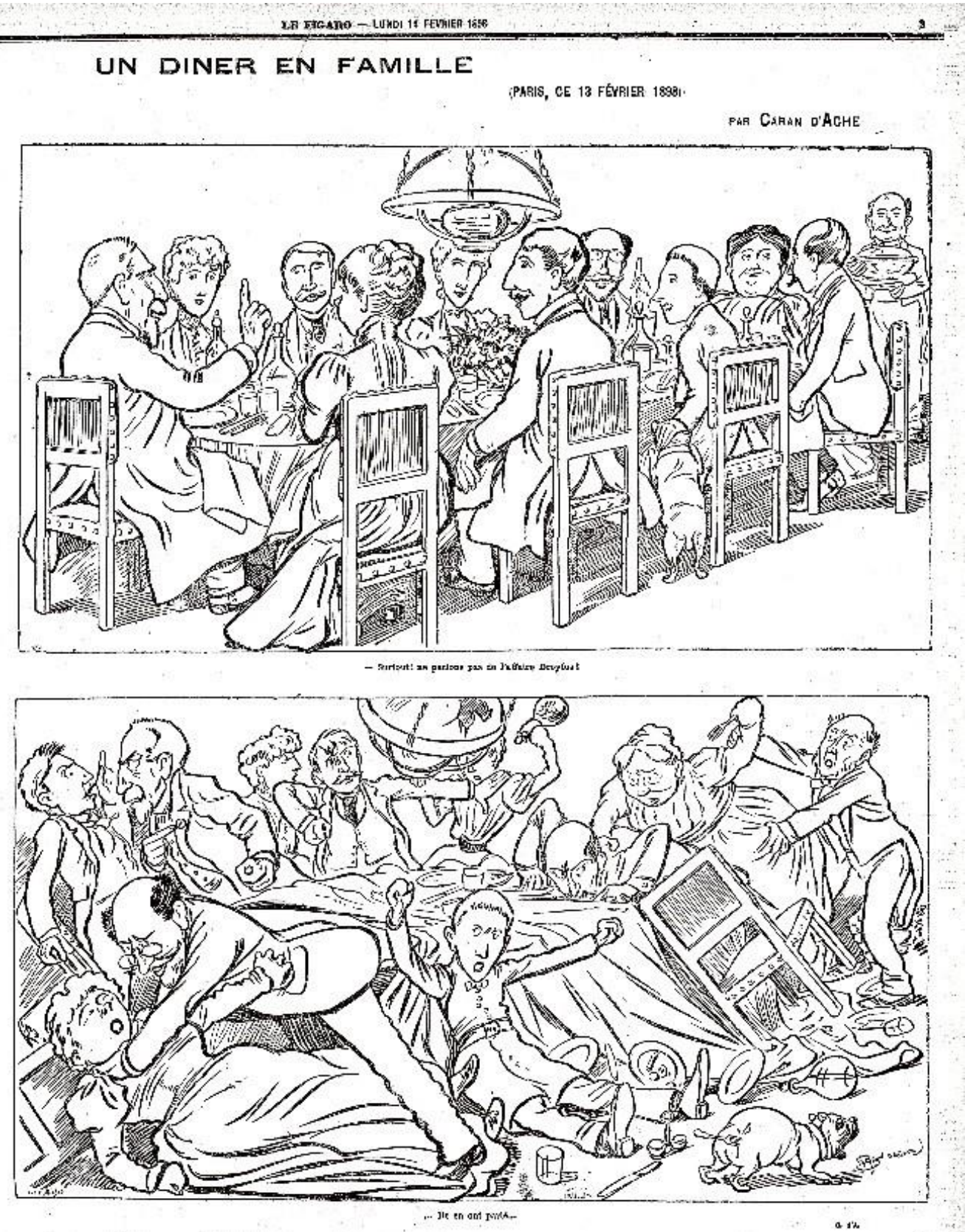
L'atelier d'imprimerie fonctionnait grâce à une organisation précise. Les compositeurs disposaient les caractères pour former les pages. Les presseurs utilisaient une presse à bras pour imprimer les textes. Les correcteurs relisaient les épreuves pour identifier les erreurs. Les apprentis assistaient aux **tâches** diverses, comme le séchage des feuilles imprimées. Les différents ouvriers des imprimeries portaient des surnoms amusants : **l'ours** désignait le compagnon pressier, en raison de ses mouvements lourds pour encre les formes, marger et manier les palettes de papier. Le typographe, ou **singe**, avec des mouvements de bras et des mains très rapides, compose les textes avec les lettres en plomb (les caractères) et les distribue dans les casses une fois le tirage terminé, ce qui demande rapidité et dextérité.



Cet aspect de contrôle de la presse sera essentiel dans le contexte **de l'affaire Dreyfus** à la fin du **XIXe** siècle. Au cœur de l'affaire, les journaux jouent un rôle clé dans la manipulation de l'opinion publique. En effet durant cette affaire qui a séparé la France en deux, chaque journal a une opinion différente afin de manipuler ou de plaire à son public car un journal c'est avant tout un marché. Cette affaire nous montre bien que la presse fait l'opinion tout comme elle l'a su, les deux étant liés.

Par exemple *La Libre Parole*, journal antisémite, accuse Dreyfus sans preuve. Le journal *L'Aurore*, fondé en 1897 par **Ernest Vaughan**, est un journal républicain et socialiste qui joue un rôle central dans l'affaire. **Bernard Lazare**, journaliste à *L'Aurore*, est l'un des premiers à croire en l'innocence d'Alfred Dreyfus. Et c'est **Émile Zola** qui, en publiant son célèbre article « J'accuse...! » en janvier 1898, marque un tournant décisif. Zola dénonce l'injustice et la manipulation de l'armée, transformant l'affaire en une lutte politique.

Cette affiche présentée au musée rappelle l'importance et l'influence à la fin du **XIXe** s du *Figaro*, créé par **Maurice Alhoy** et **Étienne Aragon** le 15 janvier 1826. C'est dans ce journal que Zola a publié ses premiers articles sur l'affaire et que cette célèbre affiche « Un dîner en famille » de **Caran d'Ache** a été publiée le 14 février 1898. Caran d'Ache tire son nom du mot russe "karandach" signifiant crayon. Ce dessin évoque les vives querelles concernant l'affaire Dreyfus. L'illustration fonctionne par la succession de deux scènes, avec 11 personnages de différentes générations réunies pour



un repas de famille... Qui se termine par un conflit intergénérationnel, familial et politique, typique de la division de la société française de l'époque, division qui n'est pas un simple débat entre intellectuels ou politiciens mais qui atteint aussi tous les foyers. Le dessin ne montre pas l'opinion de l'artiste. **Emmanuel Poiré** (Caran d'Ache) était un antidreyfusard et faisait partie de la Ligue de la patrie française. Même si Caran d'Ache est à l'initiative avec Forain de la revue *Psst...!*, revue anti dreyfusarde diffusant les pires préjugés antisémites, cet antisémitisme n'apparaît pas dans cette illustration.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France